DIRIGÉ PAR J.BORDERIEUX

UNE FEMME SOUS LES REGARDS

ET SI QUELQUE CHOSE VOUS AVAIT ÉCHAPPÉ...

POLYTECH ORLÉANS

Abstract

L'accident du 31 août 1997 ne serait-il qu'une mise en scène, un meurtre déguisé en accident ? Ce projet retrace la vie de **Diana Spencer**, tout en invitant le lecteur à enquêter sur la mort de la ***People's Princess***. Ce texte se décompose en deux parties distinctes. La première est une **biographie** inspirée du livre *Diana racontée par elle-même* d'Andrew Morton, ainsi que du documentaire *Lady Diana : Sur le fil de la gloire* d'Alan Byron. La seconde partie prend la forme d'un récit **interactif** à choix multiples dans laquelle le lecteur incarne un **enquêteur** chargé de reprendre les différentes pistes liées à sa mort telles que l'accident tragique ou les théories du complot. Ainsi, au fil de ses choix, le lecteur est invité à construire sa propre interprétation de l'événement.

Mots clés : Diana Spencer, People's Princess, biographie, interactif, enquêteur

Prologue

Paris, 31 août 1997

Il est un peu plus de minuit. La ville ne dort jamais. Et pourtant, à cet instant, tout semble figé. La voiture est immobile. Le moteur tourne encore, par à-coups, comme s'il refusait de s'arrêter complètement. Une fumée s'échappe de l'avant du véhicule, se diffusant lentement dans l'air. Des morceaux de verre brillent sur le sol, éparpillés autour de la voiture.

Pendant quelques secondes, rien ne bouge vraiment.

Puis le bruit revient. Des pas précipités se rapprochent. Des voix se superposent sans s'écouter, formant un mélange confus. Des phrases incomplètes, coupées, difficiles à saisir.

On ne comprend pas tout, mais personne ne parle vraiment calmement. On comprend seulement qu'il y a une urgence.

Soudain, une lumière blanche surgit. Puis une autre. Et encore une. Les éclairs se répètent, se reflètent sur la carrosserie sans relâche, éclairant brièvement la scène avant de la replonger dans l'obscurité. Tout apparaît, puis disparaît aussitôt.

À l'intérieur, les corps sont immobiles. À l'avant, deux silhouettes affaissées : l'une vers le volant, l'autre vers la portière, comme retenue dans sa chute. À l'arrière, une troisième silhouette, coincée entre les sièges, repliée sur elle-même.

Autour de la voiture, des silhouettes se rapprochent. Certaines personnes hésitent, restant à distance, leurs appareils encore suspendus à leur cou, tandis que d'autres avancent sans ralentir, leurs trousses balançant contre eux, transportant avec eux

l’urgence et la tension de ceux qui savent que chaque seconde compte. Les voix montent, se croisent, s’entrechoquent.

— Reculez !

— Laissez passer !

— Appelez quelqu’un !

— Éloignez-vous !

Partie 1

1

West Heath, Kent, 1977

Je ne suis pas une élève brillante, et je le sais depuis longtemps maintenant, mais aujourd'hui cela devient plus concret, plus difficile à ignorer, parce que les résultats sont là, posés devant moi, clairs, sans appel, et qu'il n'y a plus vraiment de place pour les excuses ou les illusions.

On me regarde avec cette forme de bienveillance un peu distante, celle que l'on réserve à quelqu'un dont on attendait peut-être davantage, sans jamais le dire franchement.

— Tu devrais essayer de te concentrer davantage, Diana.

Je hoche la tête. Je le fais toujours. Mais au fond, je sais que le problème n'est pas seulement là.

Je suis ailleurs, souvent, trop souvent peut-être, et même quand j'essaie de suivre, quelque chose m'échappe, comme si ce que l'on attend de moi ne correspondait pas à ce que je suis capable de donner.

Je suis timide aussi, plus que je ne le montre, et cela ne m'aide pas, parce que je parle peu, je participe encore moins, et je préfère observer plutôt que m'imposer, rester en retrait plutôt que de me tromper. Et pourtant, je sais que j'ai de la chance.

Chez moi, rien ne manque. J'ai grandi entourée, protégée, presque choyée, dans un cadre où tout semble déjà prévu, organisé, comme si ma vie devait suivre un

chemin évident, sans difficulté réelle, et même si tout n'est pas toujours simple, je ne peux pas ignorer ce confort.

Il y a pourtant des moments où je me sens différente, pas moins capable, simplement différente, notamment lorsque je danse, lorsque je peux bouger librement, sans être jugée. Quand je danse, je n'ai plus besoin de réfléchir à ce que je devrais être. Mon corps bouge, sans que j'aie à lui expliquer. Les gestes viennent naturellement, presque comme une évidence, comme si, pour une fois, je n'étais pas en retard, pas à côté, pas en décalage.

Ma valise est là, posée sur le lit, ouverte, prête à être remplie, je prends des vêtements, je les plie rapidement, maladroitement, mais peu importe, parce que, pour une fois, ce n'est pas l'ordre qui compte.

Je vais intégrer l'Institut Alpin Videmanette, à Rougemont en Suisse. Une école pour jeunes filles de bonne famille, dit-on. Une école où tout est cadré, structuré, exigeant… mais où il y a aussi, surtout, de la place pour l'art. Et c'est précisément pour cela que j'ai autant hâte.

Parce que, là-bas, je vais enfin pouvoir me concentrer sur ça, entièrement, sans avoir à m'excuser, sans avoir à le cacher derrière le reste. La danse ne sera plus un moment à part, mais quelque chose de central, quelque chose que l'on encourage, que l'on prend au sérieux.

Et en fermant la valise, avec un geste un peu trop rapide, presque impatient, je me dis que, très bientôt, je ne serai plus seulement celle qu'on regarde avec bienveillance. Je serai celle qui danse.

Et pourtant, au lieu d'avoir peur, je souris. Un vrai sourire, léger, presque irréfléchi, comme si tout mon corps avait déjà compris avant moi que ce départ n'était pas une fuite, mais une chance, peut-être même la première que je choisis vraiment.

Je regarde autour de moi, ma chambre, les objets familiers, les détails auxquels je n'avais jamais vraiment prêté attention, et tout me semble soudain différent, non pas parce que cela change, mais parce que moi, je suis déjà un peu ailleurs.

Je m'imagine les montagnes, l'air plus froid, plus net, les bâtiments que je ne connais pas encore, les visages nouveaux, les voix différentes, et au milieu de tout cela, une salle de danse.

C'est toujours là que mon esprit revient. Une salle avec de grands miroirs, une barre le long du mur, le bruit léger des pas sur le sol. Je me vois y entrer pour la première fois. Un peu impressionnée, sans doute. Ce n'est que le début, je ne suis pas encore à ma place mais je m'en rapproche.

2

Althorp, 1978

Lorsque je quitte la Suisse pour revenir en Angleterre, je ne ressens pas vraiment de tristesse, seulement cette impression étrange qu'une partie de moi reste là-bas malgré tout.
À l'Institut Videmanette, tout semblait plus simple. Les journées étaient rythmées par les cours, les promenades dans le froid, les conversations entre filles et surtout la danse. Là-bas, personne n'attendait réellement de moi que je sois autre chose qu'une adolescente essayant simplement de trouver sa place.

Mais en revenant à Althorp, tout redevient différent.

Le domaine paraît toujours aussi immense. Les longs couloirs silencieux, les pièces parfaitement rangées, les portraits accrochés aux murs… rien n'a changé depuis mon départ.
Et pourtant, moi, je ne me sens plus exactement à ma place ici.

Les journées passent lentement.
Je partage mon temps entre Althorp et Londres, sans réellement savoir ce que je veux faire de ma vie. Autour de moi, tout le monde semble déjà avoir une idée précise de ce que devrait être mon avenir. Une jeune femme issue d'une grande famille anglaise est censée être discrète, élégante et surtout ne jamais faire de vagues.

Alors j'essaie de suivre ce que l'on attend de moi.

Je souris pendant les réceptions, je participe aux conversations, je fais semblant d'être parfaitement à l'aise dans ce monde que je connais pourtant depuis toujours. Mais au fond, je me sens souvent seule, comme si quelque chose manquait sans que je sois capable de dire quoi exactement.

Parfois, je reste simplement près des fenêtres d'Althorp à regarder les jardins pendant de longues minutes.
Je pense à l'avenir sans réussir à l'imaginer clairement. Je ne sais pas encore où ma vie va me mener. Je ne sais même pas vraiment qui je suis censée devenir.

Puis l'été 1980 arrive.

Le commandant Robert de Pass et son épouse Philippa m'invitent à passer un week-end à Cowdray Park, dans le Sussex, où plusieurs invités doivent assister à un match de polo.

C'est en me rendant là-bas que je rencontre réellement le prince Charles.

À ce moment-là, je ne peux évidemment pas imaginer ce qui m'attend.
Je ne sais pas encore que cette rencontre va bouleverser toute ma vie.

Et pourtant, avec le recul, je crois que tout a commencé ce jour-là.

3

Londres, 1981

Après nos fiançailles, tout change presque immédiatement. Jusqu'ici, j'avais encore l'impression d'être une jeune fille relativement normale malgré mon nom et ma famille. Mais à partir du moment où notre relation devient officielle, ma vie cesse de m'appartenir complètement.

Les journaux parlent de nous chaque jour. Partout où je vais, des photographes m'attendent déjà. Devant mon appartement, devant les magasins, devant les restaurants. Certains crient mon prénom dès qu'ils m'aperçoivent, d'autres me suivent jusque dans la rue simplement pour obtenir une photo de plus.

Au début, je souris encore facilement. Je me dis que cela fait partie du rôle. Que tout cela finira probablement par se calmer.

Mais rien ne se calme.

Au contraire, tout devient encore plus grand.

On commence à parler du « mariage du siècle ». Les gens semblent déjà avoir imaginé toute notre histoire avant même qu'elle ne commence réellement. Dans les journaux, nous ressemblons à un conte de fées moderne : le prince d'Angleterre et la jeune aristocrate timide.

Et parfois, moi aussi, j'essaie d'y croire.

Pourtant, derrière les apparitions officielles et les sourires, je sens déjà que quelque chose n'est pas aussi simple qu'il devrait l'être.

Charles est souvent absent, physiquement ou mentalement.
Il porte déjà sur ses épaules tout le poids de la monarchie, des attentes, des obligations. Et moi, du haut de mes dix-neuf ans, j'essaie encore de comprendre dans quel monde je viens réellement d'entrer.

Très vite, je comprends aussi que je ne suis pas seulement choisie par Charles.

Je suis choisie par tout ce que représente la famille royale.

Je suis jeune, discrète, issue d'une grande famille anglaise. Une future princesse idéale aux yeux du public. Tout semble parfaitement correspondre à ce que la monarchie attend de l'épouse du futur roi.

Parfois, cette idée me trouble plus que je ne veux l'admettre.

Je me demande si Charles me voit réellement moi… ou simplement la femme que l'on attend qu'il épouse depuis des années.

Mais chaque fois que ces pensées apparaissent, je les repousse aussitôt.
Parce que tout va trop vite pour douter maintenant.

Les essayages de robe, les réceptions officielles, les cours de protocole, les interviews… mes journées deviennent entièrement organisées autour du mariage.

Et plus la cérémonie approche, plus je me sens observée.

Même ma manière de marcher semble analysée.

Le 29 juillet 1981, Londres paraît méconnaissable.

Des milliers de personnes remplissent les rues depuis l'aube. Les drapeaux flottent aux fenêtres, les journalistes du monde entier sont présents, et partout autour de nous, la ville semble retenir son souffle.

Dans la voiture qui m'emmène vers la cathédrale Saint-Paul, mes mains tremblent légèrement sous mes gants.

Ma robe prend presque toute la place autour de moi.
Je regarde les rues défiler derrière les vitres sans réussir à réaliser que toutes ces personnes sont venues pour assister à mon mariage.

Lorsque les portes de la cathédrale s'ouvrent enfin, un silence étrange traverse mon esprit malgré la foule immense.

Tout paraît irréel.

Les lumières, les regards, les caméras…
Le monde entier semble fixé sur moi.

Alors j'avance lentement dans l'allée centrale.

Je sens le poids de la robe derrière moi, les regards posés sur chacun de mes mouvements, et pendant quelques secondes, je ne suis plus vraiment Diana Spencer.

Je deviens autre chose.

Une image.
Une princesse.
Un symbole.

Quand j'arrive finalement près de Charles, je relève doucement les yeux vers lui.

Autour de nous, les photographes immortalisent déjà ce moment qui entrera dans l'Histoire.

Le mariage du prince de Galles et de Lady Diana Spencer.

Le conte de fées parfait.

Du moins, c'est ce que le monde croit encore.

4

Kensington Palace, 1982

Après le mariage, tout le monde attend la suite. Les journaux parlent déjà d'héritier, de continuité, d'avenir de la monarchie. Comme si notre rôle principal avait toujours été écrit à l'avance.

Lorsque j'apprends que je suis enceinte, une partie de moi est sincèrement heureuse.
Pour la première fois depuis longtemps, quelque chose me paraît simple. Réel aussi.

Le 21 juin 1982, William naît.

Le monde entier semble célébrer cet événement avec une joie immense. Devant l'hôpital, les photographes attendent pendant des heures simplement pour apercevoir quelques secondes notre fils dans mes bras.

Mais derrière les sourires et les photographies officielles, je découvre surtout quelque chose que je n'avais encore jamais ressenti aussi fortement : le besoin d'être aimée pour autre chose que mon image.

Avec William, tout paraît différent.

Quand je le tiens dans mes bras, le bruit extérieur disparaît presque complètement. Les obligations, les journalistes, les règles… tout semble soudain moins important.

Je veux qu'il ait une enfance différente de celle que l'on attend normalement d'un enfant royal. Je veux qu'il connaisse le monde réel, qu'il voie autre chose que les palais et les cérémonies officielles.

Deux ans plus tard, le 15 septembre 1984, Harry naît à son tour. Dès son plus jeune âge, il est très différent de William. Plus agité, plus spontané, plus difficile à canaliser aussi. Là où William réfléchit avant d'agir, Harry semble suivre ses émotions sans vraiment se soucier des règles ou du protocole.

Il rit fort, court partout, grimace pendant les photographies officielles et supporte difficilement qu'on lui impose constamment ce qu'il doit faire. Même enfant, il paraît déjà vouloir échapper à ce monde trop strict qui l'entoure depuis sa naissance.

Parfois, cela amuse tout le monde. D'autres fois, beaucoup moins.

Mais au fond, cette liberté chez lui me touche énormément. Parce qu'elle me rappelle parfois ce que j'aurais moi-même aimé pouvoir être plus souvent.

Avec Harry, la maison paraît immédiatement plus vivante, plus bruyante aussi. Mes fils deviennent rapidement le centre de ma vie. Chaque moment passé avec eux me donne l'impression de retrouver une partie de moi-même que j'étais en train de perdre.

Pourtant, malgré ces instants de bonheur, quelque chose continue de se fragiliser dans mon mariage.

Charles et moi semblons parfois vivre dans deux mondes complètement différents.

Et même entourée par ma famille, je commence à me sentir de plus en plus seule.

5

Londres, 1992

Les années passent, mais les choses entre Charles et moi ne s'améliorent pas vraiment. Au contraire, nous nous éloignons de plus en plus. Derrière les apparitions officielles et les sourires devant les caméras, notre mariage est déjà fragile depuis longtemps. Nous vivons souvent séparés, nous parlons moins, et le silence finit parfois par prendre toute la place.

Très vite, les rumeurs d'infidélité commencent à apparaître dans les journaux.
Le nom de Camilla Parker Bowles revient constamment autour de Charles, et de mon côté, la pression médiatique devient de plus en plus difficile à supporter.

Je me sens seule dans un monde où tout doit toujours paraître parfait.

Mais rien ne l'est plus.

Les interviews, les révélations et les articles finissent par exposer publiquement ce que nous essayons encore de cacher. Le monde entier découvre peu à peu que notre mariage n'a jamais réellement ressemblé au conte de fées imaginé par les journaux.

À force de silence, de distance et de blessures accumulées, notre mariage finit par ne plus pouvoir être sauvé. Le divorce fut officiellement prononcé en 1996.

6

Sud de la France, Été 1997

Après des années à vivre sous le poids des obligations royales, j'avais enfin l'impression de pouvoir reprendre le contrôle de ma propre vie.

Les journalistes continuent de me suivre partout, mais cette fois, quelque chose est différent. Je ne me sens plus totalement enfermée dans les règles imposées par la monarchie.

Pour la première fois depuis longtemps, j'essaie simplement de vivre pour moi.

C'est durant l'été 1997 que je me rapproche de Dodi Al-Fayed.

Fils du milliardaire égyptien Mohamed Al-Fayed, Dodi évolue depuis toujours dans un monde de luxe, de fêtes et de célébrités. Pourtant, avec moi, il paraît souvent plus calme que l'image que les journaux donnent de lui.

Nous passons du temps ensemble entre le sud de la France, les yachts et les hôtels entourés par les photographes.

Partout où nous allons, les paparazzis nous suivent.

Toujours.

Sur les plages.

À la sortie des restaurants.

Même pendant les moments les plus simples.

Parfois, j'ai l'impression de ne plus pouvoir respirer sans être observée.

Et pourtant, malgré cette pression constante, je retrouve aussi quelque chose que je croyais perdu depuis longtemps : une certaine légèreté.

Avec Dodi, je ris davantage.

Pendant quelque temps, j'essaie presque de croire qu'une nouvelle vie est encore possible pour moi.

Mais autour de nous, le bruit ne s'arrête jamais.

Les journaux inventent des projets de mariage, analysent chacun de nos gestes, construisent des histoires avant même qu'elles n'existent réellement.

Et plus les semaines passent, plus cette pression devient étouffante.

Sans que nous le sachions encore, nous approchons déjà de la fin.

7

Paris, 31 août 1997

L'été 1997 touche doucement à sa fin lorsque nous arrivons à Paris.

Depuis plusieurs semaines déjà, les photographes nous suivent partout. Sur les plages, à la sortie des hôtels, dans les restaurants… chaque déplacement devient un spectacle observé par des dizaines d'objectifs.

Le 30 août, après plusieurs jours passés ensemble dans le sud de la France, Dodi et moi arrivons au Ritz, l'hôtel appartenant à son père, Mohamed Al-Fayed.

Même à l'intérieur du bâtiment, l'agitation ne s'arrête jamais vraiment.
Devant l'entrée, les paparazzis attendent depuis des heures. Certains montent sur leurs motos dès qu'une voiture apparaît, d'autres tentent d'apercevoir quelque chose derrière les vitres.

Je suis fatiguée.

Fatiguée de ne plus pouvoir faire un seul pas sans être suivie. Fatiguée aussi de cette impression constante d'être observée, même dans les moments les plus simples.

Dans la soirée, nous quittons le Ritz pour dîner au restaurant de l'hôtel. Mais très vite, la foule de photographes devient impossible à gérer. Les regards, les flashs, les cris… tout devient étouffant.

Alors nous remontons dans nos appartements.

Paris paraît plus calme derrière les fenêtres désormais, mais seulement en apparence.

Peu avant minuit, une décision est prise : quitter discrètement le Ritz par l'arrière afin d'échapper aux photographes massés devant l'entrée principale.

Tout va très vite ensuite.

La voiture démarre dans les rues de Paris pendant que plusieurs motos commencent déjà à la suivre. Les lumières de la ville défilent derrière les vitres à une vitesse presque irréelle.

À l'intérieur, le silence paraît lourd.

Puis soudain, un bruit violent.

Le métal qui se froisse.
Les vitres qui explosent.
Les lumières blanches apparaissent puis disparaissent aussitôt.

Et ensuite, presque plus rien.

Seulement des voix lointaines.
Des sirènes.
Des silhouettes qui courent autour de la voiture.

Paris continue de vivre au-dessus du tunnel pendant qu'à l'intérieur, le temps semble s'être arrêté.

Le 31 août 1997, quelques heures plus tard, le monde apprend la mort de Diana Spencer. Et soudain, le silence envahit tout.

Partie 2

8

Paris, Hiver 2007

Le commissaire Antoine Morel n'aime pas cette affaire. Pas parce qu'elle est compliquée. Paris en a connu des centaines d'autres. Mais parce que, dix ans plus tard, personne ne semble encore capable de raconter exactement la même version de cette nuit-là. Et ça, dans son métier, ce n'est jamais bon signe.

La pluie frappe les fenêtres du commissariat tandis qu'il traverse lentement le couloir désert. Ses chaussures résonnent sur le carrelage froid sous les néons fatigués du bâtiment.

Deux heures du matin.

Tout le monde est déjà parti depuis longtemps.

Sauf lui.

Au fond de son bureau, trois dossiers l'attendent encore.

Trois dossiers qu'il évite depuis des semaines.

Il pousse la porte sans allumer la grande lumière. Seule la lampe posée sur son bureau éclaire faiblement la pièce. Des piles de documents recouvrent presque entièrement la table.

Au centre, une photographie. Le tunnel du Pont de l'Alma. 31 août 1997.

Morel retire lentement son manteau avant de s’asseoir. Pendant quelques secondes, il reste immobile face à l’image.

La Mercedes noire écrasée contre le pilier, les gyrophares, les silhouettes floues autour du véhicule.

Même après toutes ces années, cette photo continue de provoquer le même malaise.

Il ouvre finalement le premier dossier.&

9

Henri Paul

Le papier jauni glisse sous ses doigts, rapports toxicologiques, dépositions, analyses officielles.

Tout semble clair au premier regard.

Henri Paul.
Responsable adjoint de la sécurité du Ritz, conducteur de la Mercedes ayant un taux d'alcool élevé.

Affaire réglée.

C'est ce que tout le monde pense, mais Morel déteste les dossiers trop propres. Il attrape la télécommande posée près de l'ordinateur et relance une vieille vidéo de surveillance du Ritz.

23h57.

Henri Paul apparaît dans le hall de l'hôtel, Morel avance l'image au ralenti. Le chauffeur marche normalement. Son regard paraît stable. Il échange quelques mots avec un employé avant de récupérer les clés du véhicule. Aucune hésitation, aucun signe évident d'ivresse.

Le commissaire se penche légèrement vers l'écran, il a vu des hommes ivres toute sa carrière, Henri Paul ne lui donne pas cette impression.

Il attrape ensuite une autre feuille.

Un témoignage d'employé du Ritz :

« Il semblait parfaitement calme avant le départ. »

Un autre :

« Rien d'anormal dans son comportement. »

Morel allume une cigarette avant d'ouvrir une chemise rouge glissée au fond du dossier.

Cette fois, le ton change.

Des notes d'enquête, des annotations manuscrites, des hypothèses jamais retenues officiellement.

Certaines évoquent de possibles liens entre Henri Paul et les renseignements français.

Aucune preuve, rien de concret.

Mais suffisamment pour faire apparaître une question dérangeante dans l'esprit du commissaire.

Et si Henri Paul n'était pas simplement un homme ayant trop bu ce soir-là ?

Le silence devient pesant dans le bureau.

Morel referme lentement le dossier.

Puis il attrape le suivant.

10

Les paparazzis

Des photographies se répandent immédiatement sur le bureau. Des motos dans Paris, des flashs aveuglants, des hommes courant appareils photo à la main. Le commissaire les observe une à une.

Depuis des années, Diana est devenue la femme la plus photographiée du monde. Chaque cliché vaut des milliers de francs. Et cette nuit-là, tous savent qu'elle est à Paris avec Dodi Al-Fayed. Tous veulent la photo.

Morel ouvre les procès-verbaux des photographes présents cette nuit-là. Très vite, quelque chose le dérange. Aucun témoignage ne raconte exactement la même chose.

L'un affirme que la Mercedes roulait à une vitesse folle dès la sortie du Ritz.

Un autre assure que les motos n'étaient même pas proches du véhicule au moment du choc.

Puis viennent les photos du tunnel. Et cette fois, le commissaire s'arrête vraiment.

Même après l'accident, certains paparazzis continuent de photographier la voiture détruite avant l'arrivée complète des secours.

Le métal broyé. Les vitres explosées. Les gyrophares reflétés sur les murs du tunnel.

Et au milieu de tout ça…

Les flashs.

Encore.

Toujours.

Morel ferme les yeux quelques secondes.

Il imagine le bruit dans le tunnel.

Les motos, les accélérations, les photographes essayant de suivre la Mercedes dans les rues de Paris. Puis cette pensée traverse brutalement son esprit, et si cette voiture n'essayait pas simplement d'aller quelque part…

Mais surtout de fuir quelqu'un ?

Il écrase sa cigarette dans le cendrier.

Puis ouvre le dernier dossier.

11

La théorie du complot

Le commissaire hésite avant même de l'ouvrir, parce qu'il sait déjà ce qu'il va y trouver. Des rumeurs, des accusations et surtout des théories impossibles à prouver. Mais aussi les questions les plus dérangeantes de toute l'affaire.

Le dossier est énorme.

Articles découpés, rapports oubliés, déclarations publiques de Mohamed Al-Fayed.

Sur la première page, une phrase est entourée au stylo noir :

« Diana représentait-elle un danger pour la monarchie ? »

Morel soupire lentement. Depuis des années, certains sont persuadés que l'accident n'en était pas un. Selon eux, Diana était devenue incontrôlable. Trop libre. Trop populaire. Et surtout, impossible à faire taire.

Sa relation avec Dodi Al-Fayed alimente immédiatement toutes les théories.

Un futur mariage ?
Un départ définitif de l'Angleterre ?
La mère du futur roi liée à une riche famille musulmane égyptienne ?

Plus Morel lit, plus le dossier devient lourd.

Puis viennent les incohérences.

Les caméras autour du tunnel qui ne fonctionnent pas cette nuit-là, les témoignages contradictoires, le changement d'itinéraire décidé au dernier moment.
Le commissaire retire lentement ses lunettes.

Dehors, la pluie tombe toujours sur Paris.

Dans le silence du bureau, il regarde une dernière fois la photographie du tunnel posée devant lui.

Puis il murmure presque pour lui-même :

— Un accident laisse des réponses… pas autant de questions.

Et pour la première fois depuis le début de l'enquête, Antoine Morel commence réellement à douter de la version officielle.

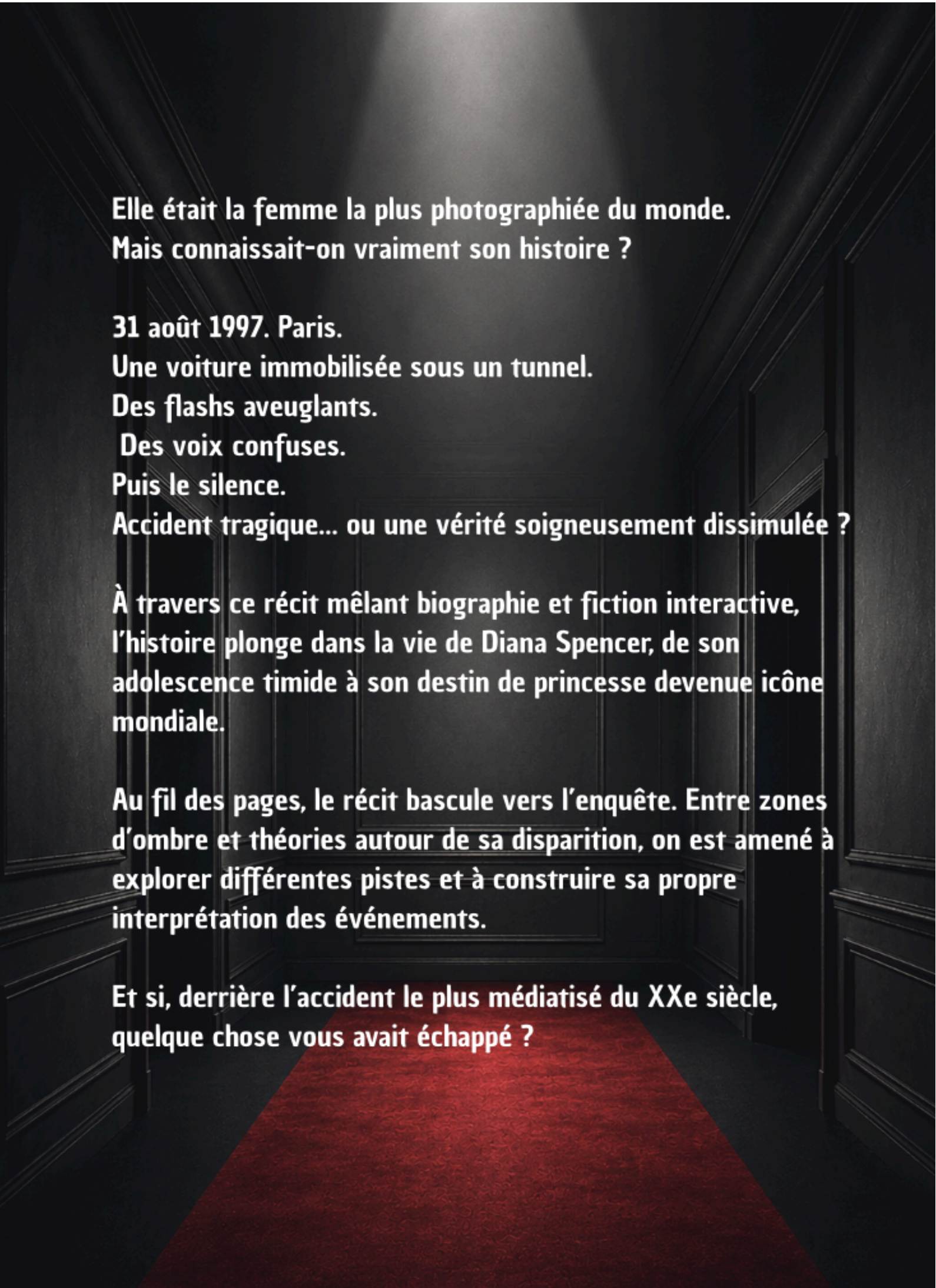
Elle était la femme la plus photographiée du monde.
Mais connaissait-on vraiment son histoire ?

31 août 1997. Paris.
Une voiture immobilisée sous un tunnel. Des flashs aveuglants. Des voix confuses.
Puis le silence.
Accident tragique ? Ou une vérité soigneusement dissimulée ?

À travers ce récit mêlant biographie et fiction interactive, l'histoire plonge dans la vie de Diana Spencer, de son adolescence timide à son destin de princesse devenue icône mondiale.

Au fil des pages, le récit bascule vers l'enquête. Entre zones d'ombre et théories autour de sa disparition, on est amené à explorer différentes pistes et à construire sa propre interprétation des événements.

Et si, derrière l'accident le plus médiatisé du 20 ème siècle, quelque chose vous avait échappé ?



Elle était la femme la plus photographiée du monde.
Mais connaissait-on vraiment son histoire ?

31 août 1997. Paris.
Une voiture immobilisée sous un tunnel.
Des flashs aveuglants.
Des voix confuses.
Puis le silence.
Accident tragique... ou une vérité soigneusement dissimulée ?

À travers ce récit mêlant biographie et fiction interactive, l'histoire plonge dans la vie de Diana Spencer, de son adolescence timide à son destin de princesse devenue icône mondiale.

Au fil des pages, le récit bascule vers l'enquête. Entre zones d'ombre et théories autour de sa disparition, on est amené à explorer différentes pistes et à construire sa propre interprétation des événements.

Et si, derrière l'accident le plus médiatisé du XXe siècle, quelque chose vous avait échappé ?